

Rue du Faubourg Saint-Honoré II

N° 100 à 272

(signalons un important décalage dans la numérotation des immeubles du Faubourg entre les n° pairs et impairs. Ainsi, le N° 100 se trouve en face du N° 63, le N° 115 face au N° 154, et ainsi de suite...



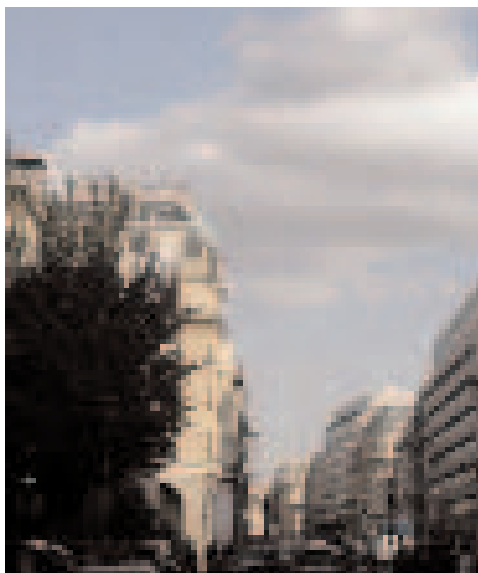
Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Ancienne Chapelle Saint Jacques & Saint Philippe et maisons avoisinantes



2006 Église Saint-Philippe et immeuble voisin



N° 100 : Cet immeuble, au coin de la rue de Miromesnil abrita au rez-de-chaussée la boutique de l'Éditeur Émile-Paul tandis que le quatrième étage fut habité par l'auteur dramatique Georges de Porto-Riche. Il était né à Bordeaux dans une famille italienne les Del Porto nom assez commun, porté par plusieurs familles immigrées de leur quartier. Son aïeul Ange del Porto, jouissant d'une certaine fortune, ses voisins le distinguaient en l'appelant Porto-le-Riche qui devint Porto-Riche. Ce mot accolé à son nom jouera parfois de bien mauvais tours au brave Georges de Porto-Riche à qui l'on prêtait une fortune qu'il ne possédait pas ! Son élection à

l'Académie le sauva d'une misère prévisible en lui permettant de loger à l'Institut où il mourut en 1930, à 81 ans. Il faut lire le touchant portrait qu'André de Fouquières trace de cet homme de lettres aujourd'hui injustement oublié.



Porto-Riche

N° 101 : Au rez-de chaussée, boutique du célèbre chocolatier, pâtissier et traiteur Dalloyau. Durant la Seconde guerre mondiale Mme de Lévis, dame de la bonne société ouvrit dans son salon un restaurant clandestin à la table abondante et aux menus raffinés fréquenté autant par des Allemands que des bourgeois français. A la Libération, on s'aperçut que si Mme la baronne obtenait quelques menus passe-droits de la part de l'occupant, ce qui lui valut des menaces de mort de la part des FFI, elle avait été une résistante de la première heure, hébergeant des parachutistes clandestins des réseaux gaullistes et transmettait à Londres les informations glanées auprès de l'ennemi.

N° 102 : Chambre syndicale de la couture parisienne (MEDEF). Maison Hadjer.

N° 103 : Immeuble néo-Louis XV, édifié en 1885 par l'architecte Cheviron où à la Belle époque se réunissait un cercle spirite invoquant les esprits en faisant tourner les tables.



Hadjer : tapisseries

N° 107 (et 22 av. Franklin-D.-Roosevelt) : Hôtel Armand. Sur un marais acheté en 1720 par Joseph-Antoine d'Aguesseau de Valjouan (1679-1744), conseiller au parlement, frère du chancelier, s'éleva une maison qu'il donna à son frère en 1743. De Louis XV jusqu'à l'Empire, c'est là que résida le Commandant des Pages, poste stratégique dans l'organisation de la domesticité royale. Le magasin d'antiquité du rez-de-chaussée a été fondé en 1856 par Caroline Dugrenot, fournisseur de l'impératrice Eugénie.

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Henri Scheffer

Le 16 octobre 1902, on découvre, dans l'appartement d'un dentiste, le corps de son domestique assassiné. L'affaire Scheffer commence. Le vol semble à l'origine du meurtre. Le voleur, sans doute surpris en pleine effraction, a laissé de nombreuses empreintes de doigts sur la vitrine d'un médailler fracturé. Servi par un incroyable concours de circonstances, **Alphonse Bertillon** (1853-1914), directeur du service de l'Identité judiciaire, réussit à les identifier comme étant celles d'un certain **Henri-Léon Scheffer**, né en 1876, arrêté et fiché par la police quelques mois plus tôt. Dans un rapport au juge d'instruction daté du 24 octobre, il démontre la similitude des empreintes et explique que leur disposition prouve qu'elles ont été faites après le bris de la vitrine.

C'est la première fois qu'un assassin est identifié, convaincu de meurtre et condamné à l'aide de ses empreintes : «*les seuls dénonciateurs qui ne trompent ni ne mentent jamais*». L'élucidation de l'affaire Scheffer par la dactyloscopie allait bouleverser les méthodes d'enquête de la police judiciaire.



Paul Poiret

En 1909, le couturier **Paul Poiret** (1879-1944) s'installe à cette adresse. Fils d'un marchand de draps il entre dans le monde du travail chez un fabricant de parapluies. Sur le mannequin offert par ses sœurs, il improvise quelques modèles qu'il coupe en utilisant les chutes de soie chipées chez son patron, à l'atelier des ombrelles. Dès 1900, Paul Poiret toujours plein d'idées, souhaite libérer les jeunes femmes de leur corset baleiné afin d'affiner leur silhouette. Il commence par montrer ses croquis à Jacques Doucet (1853-1929) qui, dans sa maison de couture, laisse à ses modélistes les plus doués, la liberté de dessiner les toilettes. Poiret devient pour 4 ans l'assistant de Doucet.

Après son service militaire, le jeune homme entre chez Worth, la maison de couture la plus célèbre de l'époque, où il va parfaire son apprentissage du métier.

En 1903, il ouvre son propre salon de couture, tout en respectant d'abord les exigences du corset. Mais dès 1906, il libère la jeune femme élégante de toutes les contraintes qui emprisonnent son corps, rejetant guimpes, corsets, fanfreluches et dentelles qui alourdissent la silhouette. Les coupes simples et fluides qu'il adopte moulant la femme très près du corps, font scandale. Trois ans après l'ouverture de sa maison de mode, Poiret lance la ligne *Directoire*: la taille placée très haut, juste sous la poitrine, la jupe retombant jusqu'aux chevilles

La silhouette « Poiret » se définit donc par une taille haute et un retour du style néo-classique du Directoire. Ses robes sont



Alphonse Bertillon



Robe de Paul Poiret

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272

sinueuses et ajustées, fendues sur le côté pour ne pas entraver la marche. En 1911, il ouvre l'atelier Martine, sorte d'école d'arts décoratifs.

Ami des peintres et des sculpteurs de son temps, Poiret fut le premier couturier à solliciter leur collaboration : Raoul Dufy dessine ainsi des tissus et des modèles pour la maison de couture. La Première Guerre mondiale met fin aux activités de la maison Poiret. Malgré une imposante levée de protestations, l'hôtel céda sous la pioche des démolisseurs en 1972. Façade Empire, cour, arcades des anciennes écuries.

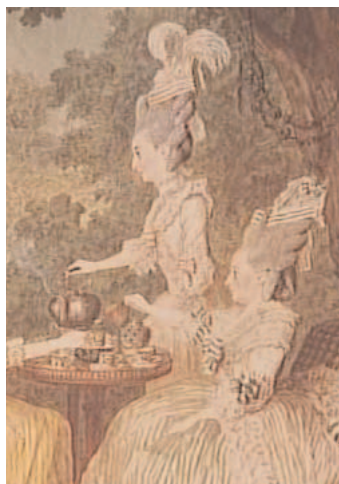
N° 108 : Externat Théodore Martin en 1850. Son directeur était le secrétaire général de la Conférence centrale des instituteurs et institutrices privés de France. Un scandale retentissant se déroula dans cet établissement impliquant des enseignants violents et vicieux infligeant à leurs élèves des sévices intolérables que dénonça Jules Vallès.



Jules Vallès

N° 112 : Hôtel de Damas. Sur un terrain acheté (avec le n° 114), en 1758, par Jean Sandrié, entrepreneur des bâtiments du roi, on construisit un hôtel qu'acheta, sous l'Empire, la comtesse de Damas, fille du comte Andrault de Langeron épouse de Charles de Damas d'Antigny qui avait fait la campagne d'Amérique aux côtés de Rochambeau. Son mari ayant émigré, la marquise demanda le divorce pour que ses biens ne soient pas confisqués.

Devenue la citoyenne Langeron, elle se réfugia à Seine-Port dans la propriété de son ami Gouverneur Morris qui fut ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en France où elle se crut en sûreté. Mais un mandat d'arrêt ayant été délivré, les sans-culottes se présentèrent à son hôtel du faubourg pour l'arrêter et apprenant "que la citoyenne Langeron, divorcée de Damas, se trouve depuis dix mois à la campagne, dans la maison de M. Morris, ministre plénipotentiaire des



Comtesse de Damas

Etats-Unis", les argousins voulurent se saisir d'elle dans son refuge le 14 novembre 1793.

Morris excipant de son titre diplomatique obtint que Mme de Damas soit assignée à résidence dans son hôtel du Faubourg "sous sa responsabilité" après qu'on eût mis les scellés sur ses affaires. La tourmente passée, elle fut enfin libérée sans plus craindre pour sa vie.

Cet hôtel passa, à sa mort, en 1827, à sa fille, veuve du comte Charles-François de Vogüé, remariée au comte de Chastellux, qui le revendit, en 1829, au comte Jules de Castellane.



Hôtel Bristol

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Comte de Castellane

Mécène original, il organisa la distribution et le décor intérieur avec la plus grande fantaisie, c'est ainsi qu'il fit percer des fenêtres dans la salle à manger ouvrant sur les écuries "afin de permettre aux invités qu'il conviait à sa table d'admirer ses magnifiques chevaux blancs, somptueusement carapaçonnés à l'orientale" tout en dégustant des mets de choix. Puis il fit construire, lors du carnaval de 1835, un théâtre de 400 places, dont Théophile Gautier fit l'éloge, où l'on créa durant une vingtaine d'années, des comédies et opérettes qui eurent souvent un grand succès. Augustine Brohan y débuta en 1851 dans les *Métamorphoses de l'Amour*.

Les belles amies de M. de Castellane s'improvisaient exploratrices de talents méconnus. Entraînées dans une joyeuse émulation Mme d'Abrantès, Mme Ancelot, Mme de Girardin ou sa mère, Sophie Gay, rivalisaient de verve pour imposer leurs découvertes. «*Ce furent, nous dit de Fouquières, d'inoubliables soirées où tout "le gratin" du faubourg se pressait enthousiaste et paré.*»

Les échetiers mondains de l'époque ont abondamment parlé de la mémorable «soirée des éventails» au cours de laquelle fut présentée *Le Collier*, une pièce très osée de Jules Lecomte spécialement écrite pour le théâtre du faubourg Saint-Honoré. Affectant d'être choquées par les libertés de l'œuvre présentée, les spectatrices dissimulèrent pudiquement leurs visages derrière leurs éventails.



Jardin de l'hôtel Bristol

Ancien officier de marine, ce Jules Lecomte s'était lancé dans le journalisme, trempant sans scrupules sa plume dans le vitriol, tirant des portraits au canon pour faire le plus de mal possible. Il éreinta toutes les gloires de l'époque qui ne le lui pardonneront jamais, allant jusqu'à se moquer des infortunes conjugales de Victor Hugo alors notre gloire nationale : «*Je ne suis pas bien sûr que son crâne de géant n'ait pas crevé le fond de son chapeau. Si ce n'est pas cela, alors, c'est autre chose !*»

L'éthique de la presse étant alors plus rigide que celle d'aujourd'hui, ces écarts de langage renouvelés condamnèrent le folliculaire à s'exiler. Mais comme la nature l'avait doté d'une belle voix et d'un physique avantageux, voilà notre énergumène s'exhibant sur la scène du théâtre que Marie-Louise d'Autriche avait fait construire dans sa magnifique ville de Parme..



Marie-Louise

Agée de soixante ans mais encore jeune de cœur, l'ancienne impératrice qui n'était plus que grande-duchesse, tomba follement amoureuse du ténor qu'elle hébergea dans son palais. Indiscret et fanfaron, l'incorrigible aventurier se vantant "*urbi et orbi*" de sa bonne fortune put écrire à un ami : «*Aujourd'hui, c'est moi qui remplace Napoléon dans son lit !*»

Rentré à Paris, il s'improvisa protecteur et manager de la Païva lorsqu'elle s'engagea dans la galanterie. Si notre promenade nous conduit jusque là, nous retrouverons ces

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272



Comte de Bristol

personnages dans le superbe hôtel que la cantatrice put s'offrir aux Champs-Élysées.

Le fastueux hôtel de Damas fut déconstruit en 1923. En 1925, Hippolyte Jammet, fils de François Jammet, le chef des cuisines du « Café de Paris » créa un hôtel de voyageurs à l'emplacement de l'ancien hôtel particulier du comte de Castellane. Il l'appella le "Bristol", en hommage à un grand voyageur du XVIII^e siècle célèbre pour son goût du confort, le comte Frederick Hervey, comte de Bristol. Dans le hall, on peut admirer les toiles et sculptures des XVIII^e et XIX^e siècles acquises, dans les années 30, à une vente aux enchères du Musée du Louvre, ainsi que deux grandes tapisseries des Gobelins et leurs scènes champêtres. Sa fastueuse salle à manger se trouve à l'emplacement de la salle de l'ancien théâtre. Son jardin de 1200 m² est le plus grand parc privé de la capitale. Fréquenté par Konrad Adenauer, Salvador Dali, Ava Gardner, Jackie Kennedy, Marilyn Monroe, Cécile Sorel, Harry Truman, quelques putes et des têtes couronnées, le Bristol est devenu une étape incontournable de la jet-set !

N° 113 : Au rez-de-chaussée de cet immeuble banal une agence de la BNP a succédé à une modiste et, sur cour, à un artisan plombier-zingueur spécialisé dans la confection des girouettes.

N° 114 : Emplacement de la vieille porte du Roule ou *Fausse-Porte Saint-Honoré* lorsque fut construite, en 1636, l'enceinte de Louis XIII. Au-delà, jusqu'en 1847, la voie s'appela *rue du Faubourg-du-Roule*. L'hôtel construit par l'architecte Le Febvre, fut loué, en 1785, à la marquise de Louvois, après la mort de son second mari, Louis Le Tellier, marquis de Souvré et de Louvois (1740-1785). Fille du comte de Bombelle, inventeur du pas cadencé, elle avait dû vendre son hôtel de la rue de Richelieu. Son fils Louis (1783-1844), qui épousera la princesse Delphine de Monaco, le récupéra sous le règne de Louis-Philippe. Sous la Terreur, l'adolescent avait eu l'heureuse idée de se cacher à l'Opéra où, malgré son jeune âge, on l'avait employé comme machiniste.

N° 115 : Pierre Goursat (1914-1991), artiste et mystique, grandit ici dans l'hôtel meublé de ses parents. Neveu du dessinateur Sem, il fonda en 1972 avec Martine Laffitte, après une vie consacrée aux arts, notamment au cinéma, la communauté évangélique



Pierre Goursat

l'Emmanuel qui participa au renouveau charismatique de l'Église.



André Mare

N° 116 : Propriété, sous la Restauration, du général comte Soulès (1760-1833), sénateur de l'Empire, lieutenant général et pair sous Louis XVIII, qui l'habita. Après la guerre de 1914/18 l'artiste André Mare (1885-1932), le plus talentueux des décorateurs Art Déco, s'associe avec Louis Sue pour fonder ici son entreprise la *Compagnie des Arts Français*. Pendant 8 ans, ils concevront plus de 2000 modèles et réaliseront 50 à 60 décorations (ambassades de France, Hôtel particulier de Jean Patou, salon du paquebot "Ile de France", etc.) Mare se fait connaître en 1911 au salon d'Automne

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

avec ses amis Roger De la Fresnaye, Desvallières, Duchamp-Villon, Marinot, Marie Laurencin et Georges Rouault, exposant un cabinet de travail et une salle à manger dont il avait imaginé tous les meubles et leur disposition. Il provoque un scandale au salon de 1912, lorsque avec la même équipe que l'année précédente il conçoit et réalise «la Maison cubiste». Derrière une façade dessinée par Duchamp-Villon, d'inspiration à la fois cubiste et classique, on pouvait voir un ensemble complet de mobilier, vais-



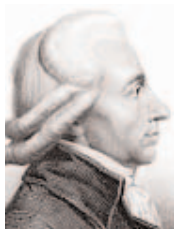
Maison cubiste

selle, tableaux... Malgré un salon et une chambre à coucher d'ambiance bourgeoise, l'option est nettement cubiste. Les peintres présents sont La Fresnaye, Fernand Léger, Jean Metzinger,



Albert Gleizes et... Marcel Duchamp ! Il se fait incendier : « *André Mare, fussiez vous me traiter de pompier comme font avec grâce ces sacrés petits fumistes de cubistes pour qui vous avez de coupables faiblesses, je vous assure que vous vous êtes trompé.* » écrivait Louis Vauxcelles, célèbre critique de l'époque. Le scandale a du bon : Les milieux les plus chics de la capitale le recherchent, les commandes affluent : Paul Poiret, Robert de Rothschild, Georges Duhamel acquièrent ses meubles.

N° 117 : Emplacement de la maison où l'abbé **Emmanuel-Joseph Sieyès** (1748-1836), qui avait déjà habité cette rue, mourut le 20 juin 1836, à 88 ans. Surnommé par ses adversaires "La taupe de la Révolution", il prit une part active à la Révolution française, rédigea *Le Serment du Jeu de Paume* et participa à l'élaboration de la Constitution. Dans son ouvrage le plus célèbre on trouve ce programme lapidaire :



Abbé Sieyès

«*Qu'est-ce que le Tiers état ? – Tout.*

Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? – Rien.

Que demande-t-il ? – À être quelque chose.»

N° 118 : Hôtel d'Entraques. Datant de la fin du XVIII^e siècle il appartint sous l'Empire au marquis de Clermont-Gallerande que la princesse de Lamballe désigna pour être, avec le marquis de La Vaupalière (cf. n° 85), son exécuteur testamentaire. Il fut habité par le comte Paul de Rémusat (1831-1897), député, sénateur et écrivain, et par le préfet de police Henry Lozé (1850-1914), plus tard sénateur et ambassadeur à Vienne. "Originnaire de Cateau, M. Lozé, après une carrière préfectorale en province, avait été nommé préfet de police à Paris. Il avait à ce moment auprès de lui, comme collaborateur immédiat, un petit homme à barbiche, dont la silhouette devait devenir populaire : M. Lépine, lui-même futur préfet. (...) Le lorgnon de M. Lozé, la barbiche de M. Lépine ont été immortalisés par Edouard Detaille dans une grande toile, Les Victimes du

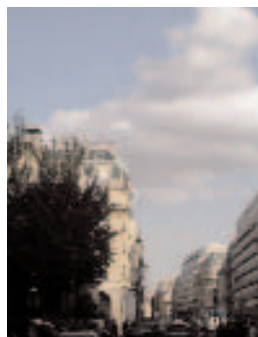


Detaille : Les Victimes du Devoir

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272

Devoir, où le peintre a représenté le Préfet de police et son secrétaire général au premier rang des sauveteurs lors d'un incendie à Paris.» (A. de F.)

Pierre Tircuy de Corcelle, ami de Pierre Savorgnan de Brazza qui fut témoin à son mariage, demeura dans cet immeuble. La façade sur le jardin de cet hôtel, visible de l'avenue Matignon, décorée de pilastres et aux baies surmontées de bas-reliefs figurant les Saisons, et la fontaine du vestibule, sont classées. Bel escalier. Rez-de-chaussée : Galerie Didier Aaron.



Vue sur le Faubourg

N° 120 (et 39 r. de Penthièvre) : Hôtel de Chastenaye. Sur un terrain acheté, en 1768, à l'entrepreneur Sandrié, l'entrepreneur Le Faivre fit construire, en 1775-1778, par son parent, l'architecte Pâris, un magnifique hôtel donnant sur les rues du Faubourg-Saint-Honoré et de Penthièvre. Il le vendit, en 1783, au marquis de Chastenaye, lieutenant général et gouverneur des îles Sous-le-Vent. Son fils le céda, en 1791, à une dame Balan qui le rétrocéda, en 1796, au marchand de bois Amelot.



Charles Worth

Cet hôtel fut habité sous l'Empire par le comte Henry Seymour (1729-1818), de la famille de Jane Seymour, ancien amant de la comtesse du Barry, et, en 1811, par le chevalier de Boufflers, qui y mourut en 1815, à 77 ans. Il appartient en 1816 au comte de Saint-Didier; en 1826, à Gilles Hocquart, comte de Tourlot, et, en 1848, à la famille Gosselin à laquelle il appartenait encore en 1950.



Robe de Worth

Le fondateur de la maison de couture Worth, installée ici après avoir quitté la rue de la Paix, est l'anglais **Charles-Frédéric Worth** (1826-1895) qui s'était établi en France en 1858; il fut le couturier de l'impératrice Eugénie. Les façades sur cour de cet hôtel avec ses bas-reliefs sont classées.

N° 122 : Les correspondants parisiens de quelques titres de la presse allemande *Frankfurter Rundschau*, *Stuttgarter Zeitung*, *Badische Zeitung*, *Hannoversche Allgemeine*, ont élu domicile dans cet immeuble bâti à l'emplacement où se situait au XIX^e siècle une maison où quelques intellectuels révolutionnaires allemands se donnaient rendez-vous. C'est là que résida notamment **Joseph von Görres** (1776-1848) envoyé à Paris par le comité révolutionnaire de Koblenz, sa ville natale.

Déçu par la politique extérieure du Directoire, il est partisan de solliciter le rattachement à la France des territoires occupés. Il y arrive le 30 brumaire peu après le coup d'État. Contrairement à d'autres Allemands qui voient en Bonaparte le garant d'un retour à l'ordre, Görres redoute de "voir les conquêtes de la Révolution tout entières englouties par l'ambition d'un seul homme". Le 18



Joseph von Görres

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

Brumaire lui paraît la conséquence naturelle des événements qui l'ont précédé; le coup d'État signifie la fin et l'échec de la période révolutionnaire et Görres va envisager sous un angle nouveau le problème de la réunion de la rive gauche du Rhin présentée seulement comme un moindre mal. Les caractères nationaux français et allemands lui paraissent désormais incompatibles. Il souhaite que l'Allemagne prenne la relève et se donne pour mission de guider les peuples, car il estime qu'elle est moralement supérieure.



123 Fbg Saint-Honoré

Görres est l'auteur d'un livre curieux qui connut un grand succès en Allemagne : *La mystique divine, naturelle et diabolique*, ouvrage qui constitue une somme fabuleuse d'anecdotes concernant les phénomènes paranormaux, les possessions diaboliques et les pratiques de magie, de sorcellerie de l'Antiquité et du Moyen-Age. «Ce livre, nous dit Breitner, révèle, avec une curiosité inlassable, ce que l'on pourrait appeler la face nocturne du christianisme.»

On y voit que Dieu et le diable, liés l'un à l'autre comme le jour et la nuit en une sorte d'unité bipolaire, ont nourri les désirs, les songes et les délires des peuples croyants et l'on se dit que si l'intérêt du lecteur moderne demeure fasciné par l'excès de la ténèbre dans l'excès même de la lumière, c'est que ces archétypes majeurs de l'imagination ne l'ont pas complètement déserté et que leur pouvoir créateur, dans l'art et dans la vie, reste là, disponible, comme une formidable puissance de réalisation.»

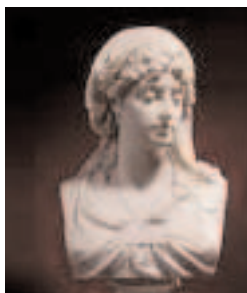
N° 125 : Cette maison banale proche de l'église Saint-Philippe-du-Roule remplace celle - du moins porte-t-elle le même numéro - qui vit naître dans les années 1840, l'actrice **Sarah Bernhardt**. Mais la date de naissance de cette grande tragédienne reste imprécise car du fait des incendies de la Commune l'état-civil reste muet et elle-même varia beaucoup dans ses déclarations à son sujet ! D'après Sarah, sa mère Julie Bernardt, berlinoise, était modiste. D'autres sources affirment qu'elle était vendeuse de bonbons. Quant à son père, nous avons le choix entre un colporteur de lunettes d'Amsterdam et un commerçant hollandais enrichi dans l'import-export. Dans ses *Mémoires* elle se donne pour être née le 22 novembre 1844, au 5 de la rue de l'École-de-médecine. Selon Alexandre Dumas : *Sarah est si menteuse qu'elle est peut-être grasse !*



Sarah par Nadar

Dans ses *Mémoires* elle se donne pour être née le 22 novembre 1844, au 5 de la rue de l'École-de-médecine. Selon Alexandre Dumas : *Sarah est si menteuse qu'elle est peut-être grasse !*

Selon la version qui la fait naître en face de l'église Saint-Philippe-du-Roule, un oculiste à la cour de Vienne ayant quitté l'Autriche pour venir vivre en Bretagne, à Saint-Aubin-du-Cormier, y épousa la marquise La Theulée du Petit-Bois-de-la-Vieuville. De cette union, naquirent quatre filles et un fils; après quoi la marquise décéda et le veuf convola avec la préceptrice de ses enfants, une Hollandaise du nom de Van Berinth. Deux des filles, incapables de supporter leur belle-mère, se sauvèrent au Havre où le père, parti à leur recherche, finit par les retrouver. Alors elles passèrent la Manche puis, le danger paternel écarté, reviennent au Havre. L'une d'elles, Rosine, s'y marie. L'autre,



Sarah Bernhardt

Julie, devient la maîtresse d'un armateur nommé Morel, dont elle aura quatorze enfants - et Sarah sera du nombre, qui naîtra donc 125, faubourg Saint-Honoré !

L'humoriste **Léo Champion** (1905-1992) demeura également dans cet immeuble. S'il vit le jour à Paris, il séjournera plusieurs années à Bruxelles avant d'y revenir. En Belgique, il fera la rencontre décisive d'un libraire anarchiste et franc-maçon: Marcel Dieu, alias Hem Day, personnage quelque peu mystérieux qui le "pervertira"... Chansonnier, dessinateur, humoriste Léo Champion était un homme à la verve à la fois féroce, subtile et délicate. Pourtant l'humour ne constituait pas son unique passion. Membre de la franc-maçonnerie, il était également anarchiste dans l'âme et ne s'en cachait pas. Au contraire, il fut l'auteur de "*Drapeau noir, l'équerre et le compas*" où il parle de libertaires partageant ces activités. Il disait de ce mouvement: "*c'est la seule association à laquelle puisse adhérer celui qui n'adhère à rien*".

Expulsé du territoire français il reviendra en Belgique où il sera condamné pour avoir renvoyé son livret militaire à l'expéditeur. En prison il organise un concours de puces avec ses co-détenus, se livre à quelques pitreries qui aggraveront sa détention notamment celle d'uriner sur le pantalon de ses gardiens à chaque occasion. Pour protester contre son enfermement, il effectue une grève de la faim qui lui fera perdre dix kilos (qu'il avait en trop !).

Caricaturiste dans les années 1930 pour un journal bruxellois: "*Le rouge et le noir*", il fera preuve d'un bon coup de plume et d'un joli talent.

C'est pour se marrer que lui, l'anarchiste, deviendra directeur de cabaret et producteur. Grand Maître de l'*Ordre du Taste Fesse*, il n'obtiendra jamais une Légion d'honneur qu'il n'a d'ailleurs jamais sollicitée, mais sera toujours fier de son unique titre honorifique de *Régent de Pygologie* au *Collège de Pataphysique* dont il sera l'un des ornements. Il nous laisse quelques paroles mémorables dont l'humour franchira probablement les siècles :

Le chauffeur est, de loin, la partie la plus dangereuse de l'automobile.

Il vaut mieux être cocu que ministre. Ça dure plus longtemps et l'on n'est pas obligé d'assister aux séances.

L'hostie est une pilule pour la foi.

Aphrodisiaque: mesure de redressement.

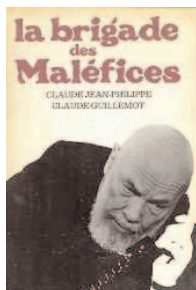
Il est curieux de constater combien les homosexuels prolifèrent, alors qu'ils ne se reproduisent pas.



Léo Champion



Promenade anecdotique au faubourg du Roule



En fait de masturbation, tant qu'on ne peut pas compter sur autrui, il faut compter sur ses doigts.

Enfant: fruit qu'on fit.

Dans Parlement, il y a parle et ment.

Dieu a donné à la femme deux seins parce qu'il a donné à l'homme deux mains.

Deux personnes pour faire un couple heureux, ce n'est pas assez.

Anormal: ce qui est normal chez les anormaux.

Glace: matière à réflexion.

L'âge exact d'une femme se calcule en prenant la moitié de l'âge qu'elle avoue ajouté à la moitié de celui que lui donne sa meilleure amie.

La minorité a ceci de supérieur à la majorité qu'elle comprend un nombre inférieur d'imbéciles.

L'avare pense à ses écus. Le cocu pense à ses déboires. Le noceur pense à un beau cul. Le croque-mort pense au pourboire.

Les fleuves et les femmes se livrent à des débordements: les premiers en sortant de leur lit, les secondes en y entrant.

Lorsqu'on songe à tous les emmerdements provoqués par le péché originel depuis que le monde est monde, on est en droit de regretter qu'Adam n'ait point été pédéraste.

A signaler que depuis sa mort, un homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau arpente quotidiennement la rue du faubourg à la nuit tombée, intriguant les anciens habitants du quartier qui le saluent familièrement en l'appelant "Léo le fantôme".

N° 127 : Emplacement d'une école d'équitation sous le second Empire. Ce fut là que Adrien Lambert de Mortefontaine fit ses premières armes, avant de devenir l'un des meilleurs cavaliers de sa génération et un redoutable duelliste. Il se vanta d'avoir blessé 45 de ses adversaires et en avoir tué 5.





Duc de Trévise

N° 128 : Le bel hôtel qui s'élevait à cet emplacement avait appartenu avant la guerre de 14-18 au duc de Trévise. Homme du monde, homme de goût et homme de lettres, il y avait assemblé une belle collection d'œuvres du XIX^e siècle, signées Carpeaux, Chassériau, Corot, Delacroix, Géricault, Prud'hon. Après la Grande Guerre, cet hôtel devint la demeure de d'Helena Rubinstein (1871-1965) fondatrice de l'institut de beauté qui porte son nom et dont les succursales ont essaimé dans le monde entier. Jeune femme de caractère, à la fois exigeante et volontaire, Helena quitte sa Pologne natale à l'âge de 18 ans pour aller travailler en Australie, chez un apothicaire. Le hasard voulut qu'un jour une amie lui offrit une pommade, aux vertus revivifiantes préparée par les Maoris, dont elle

apprécia les qualités. Douée d'un sens du commerce proprement génial, elle en acquit la formule et se trouva bientôt à la tête d'une industrie florissante. Ce fut le début d'un parcours exceptionnel, toute une vie consacrée à la beauté des femmes. En 1902, elle ouvre son premier institut à Melbourne, viendront ensuite ceux de Londres et de New York. André de Fouquières nous raconte que Mme Rubinstein arrivant à Paris fortune faite s'intéressa à la peinture moderne et aux "arts premiers", s'initia à la couleur auprès des plus grands artistes du Paris des années 20. Elle rencontra Picasso, Matisse, Fougjita, Dali dont elle acquit des œuvres majeures. Le maquillage original qu'elle créa sous leur inspiration dynamita le conformisme des couleurs traditionnelles. "Devenue un des points de mire de la société d'entre-deux-guerres, adoptant d'emblée tout ce qui était le dernier cri de la Haute-Couture, couverte de bijoux de prix et de poids, collectionnant les sculptures nègres, Mme Helena Rubinstein recevait beaucoup faubourg Saint-Honoré, dans l'appartement qu'elle avait installé au-dessus de sa boutique. Divorcée d'un libraire, mère de deux fils, elle allait épouser un prince caucasien et cette union consacra sa situation parisienne." L'hôtel fut démoli en 1930.



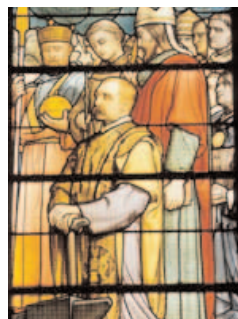
Portrait par Marie Laurencin

N° 135 - Cet hôtel qui abrite aujourd'hui l'Ambassade du Canada, appartient au comte de Fels, homme politique, financier, écrivain animateur de la vie parisienne au début du XX^e siècle. Le futur directeur de *La Revue de Paris* débuta très jeune dans la presse, vers 1885, en signant Edmond Frisch le courrier des théâtres de *La Journée*, publication à laquelle collabora Maupassant. Parlementaire, il tenta de faciliter l'accès à la propriété des travailleurs manuels et de résoudre les problèmes insolubles du monde ouvrier, épaulé en cela par son épouse, née Lebaudy. Son ouvrage *Destin Français* frappe par la hardiesse de ses vues et les visions prophétiques qu'il contient.



Promenade anecdotique au faubourg du Roule

N° 137 : Hôtel Talhouët-Roy (1860), résidence parisienne d'Henri Schneider (1840-1898) qui avait succédé à son père Eugène Schneider (1805-1875), fondateur de la dynastie de maîtres de forges du Creusot. Capitaine d'industrie, il se montra aussi un ami des arts et des artistes. Le poète Sully Prudhomme fut l'un de ses familiers. Mme Henri Schneider demeura dans cet immeuble avec ses trois filles qui firent de beaux mariages en devenant respectivement : marquise de Juigné, marquise de Brantes et comtesse de Ganay. Deux élégants portails ouvrent sur une cour ornée d'un bassin. Belle façade ornée d'un portique.



Henri Schneider (vitrail)

N° 138 : L'explorateur Émile-Louis Bruneau de Laborie (1860-1930), mort de la gangrène, à 60 ans, après avoir eu un bras broyé par un lion, habita cette maison, qui faisait partie en 1846, de la propriété Aguado. Être d'exception, injustement tombé dans l'oubli, Bruneau de Laborie a laissé quelques ouvrages de ses expéditions : "*Du Cameroun au Caire par le désert de Lybie*" et "*Chasses au Tchad*", etc.

N° 139, 141 : Emplacement, sur l'ancienne pépinière du roi, des écuries du comte d'Artois (futur Charles X) édifiées par Bélanger en 1778-1783. Elles s'étendaient, au sud, jusqu'à la rue d'Artois appelée jadis, à cet endroit, *des Écuries-d'Artois*. Marat, médecin des gardes du corps du comte d'Artois, y avait son logement. *Écuries d'Orléans* sous l'Empire, *Royales* sous le règne de Louis-Philippe, elles servirent quelque temps d'hôpital militaire en 1848 et furent démolies en 1860. La cour Saint-Philippe-du-Roule (*cf. rue La Boétie*) avait à cet endroit un de ses trois débouchés (1840-1883).

Selon Charles Lefeuve, la Pépinière aux dépens de laquelle fut élargi en 1782 le chemin du Roule aux Porcherons, avait mesuré 18 arpents (environ 10 ha). L'ancien chemin fut d'abord appelé rue des Pépinières, parce qu'il y en eut plusieurs. La plus ancienne, c'est-à-dire celle dont sortirent les rues d'Angoulême-Saint-Honoré (cette rue d'Angoulême devint de Morny) et de Berri, fut donnée au comte d'Artois, futur Charles X. Il y eut même division dans l'autre, qui se trouvait du côté de Saint-Philippe-du-Roule, dans le même faubourg, puisque la rue de Courcelles la traversait de part en part. On cultivait dans ces pépinières des arbres et plantes exotiques d'où venaient les fleurs, les arbustes et les jeunes arbres, non seulement du jardin des Tuileries mais encore, la plupart du temps, des jardins du château de Versailles et des autres châteaux royaux. Le cabinet d'histoire naturelle de l'abbé Nolin, directeur de la Pépinière, était facilement accessible et placé au second étage, dans le bâtiment qui donnait sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré. (*Voir : Dossier N° 1001*)



Porte du N° 140

N° 140 : Dans la cour, petit hôtel Louis XVI, dépendance de l'institution Labbé installée au n° 136. Fut aussi une propriété Aguado (1846). L'historien médiéviste et archéologue Gustave Léon Schlumberger (1844-1929) habitait ce charmant hôtel avec sa tante, Mme Nicolas Schlumberger, née Jenny Hartmann, qui y tint un brillant salon avant de mourir dans l'incendie du

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272

Bazar de la Charité (4 mai 1897). La petite histoire rapporte les humiliantes visites que l'illustre savant fit à Renan lorsqu'il posa sa candidature à l'Académie, au cours desquelles celui-ci ne cessait de lui répéter : «*Vous êtes éminent! Tout à fait éminent, je dirais éminentissime !*» mais lui refusa obstinément sa voix.

N° 148 : Le Grand-Égout, à ciel ouvert jusqu'en 1786, coupait la rue du Faubourg-Saint-Honoré à la hauteur de la rue de la Boétie. Ce fut Pierre Patte (1723-1814) architecte et urbaniste de Louis XV qui proposa vers 1772 d'établir un réseau de canalisations souterraines dont les travaux permirent d'assainir la cité. Turgot, prévôt des marchands, avait dès 1740, entrepris de faire voûter le **grand égout de ceinture**. Idée reprise par Patte. Louis Sébastien Mercier, dans son ouvrage "Tableau de Paris", précise : «*Ce grand égout commence au bas de Ménil-Montant, parcourt de là du côté du nord presque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues versent dans ce grand égout appelé l'égout Turgot, dont l'embouchure est dans la rivière de la Seine, à l'une des grilles de Chaillot. Cet égout assez vaste et profond n'était pas couvert; les ouvriers pouvaient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavait à l'aide d'un réservoir et d'une pompe. Quelques muids d'eau suffisaient pour entraîner les immondices. Il a plu au corps de ville de vendre le terrain de cet égout, on a permis de bâtir dessus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuisines et des latrines; précaution inutile, sans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'était visiblement enfermer des foyers pestilentiels.*

Dès 1778, on s'aperçut dans le faubourg Saint-Honoré qu'une odeur putride se répandait et incommodait beaucoup les voisins de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Colisée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. (Le Colisée de Paris, bâtiment éphémère où se donnaient des spectacles fut inauguré en 1771 et détruit dès 1780, se situait entre les Champs-Élysées et l'avenue de Neuilly). Quelques citoyens de ce faubourg peu instruits, attribuèrent cette odeur à la pièce d'eau du Colisée. La véritable cause de l'odeur infecte répandue dans le faubourg, vient de ce que les égouts des cuisines et les sièges des latrines versent incessamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout dans l'état où il est, ne sera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra essayer d'y entrer; il y perdrait la vie.



Quel sera le remède assez prompt, assez efficace, pour détruire ou pour clore ces abîmes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipile dangereux; l'air et les rayons du soleil absorbaient du moins auparavant ces terribles exhalaisons. Ainsi l'intérêt de quelques particuliers a emprisonné la peste dans un quartier salubre ! Puisse-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chimistes modernes, qui se jouent de tous les miasmes meurtriers, et qui offrent de descendre dans les latrines avec la même confiance qu'un danseur de la foire voltige sur la corde lâche ou tendue.»

Ce sera sous le Second Empire que le baron Haussmann et l'ingénieur Eugène Belgrand doteront enfin Paris d'un réseau d'égouts digne de ce nom.

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

N° 153 - Le consulat de Belgique occupait en 1868 ce petit hôtel Louis XVI à jolie façade en retrait entre deux ailes. L'immeuble aujourd'hui reconstruit a été remplacé par un building moderne occupé par une célèbre compagnie d'assurances et d'assistance.



N° 153

N° 154 : **Le village du Bas-Roule et l'église Saint-Philippe.** L'agglomération du Roule, érigée en faubourg le 12 février 1722, était un ancien petit village appelé par Frédégaire *Romiliacum*, par saint Eloi *Crioilum* et, au XIII^e siècle, *Rolus*. Célèbre par son marché d'oies, il était alors décomposé en Haut-Roule (région des Ternes) et en Bas-Roule. Celui-ci possédait une léproserie, dite hôtel du Bas-Roule, fondée par les orfèvres de la Monnaie pour leurs ouvriers, plus particulièrement sujets aux maladies de la peau.



Chapelle St. Jacques et St. Philippe et maisons voisines

Le Bas-Roule disposa, dès le XIII^e siècle, de la chapelle St. Jacques et St. Philippe, succursale de l'église de Villiers-la-Garenne, qui fut érigée, le 1^{er} mars 1699, en paroisse, pour le soulagement de ses habitants, 75 ménages - tributaires jusqu'alors de l'église ci-dessus, bien trop éloignée.

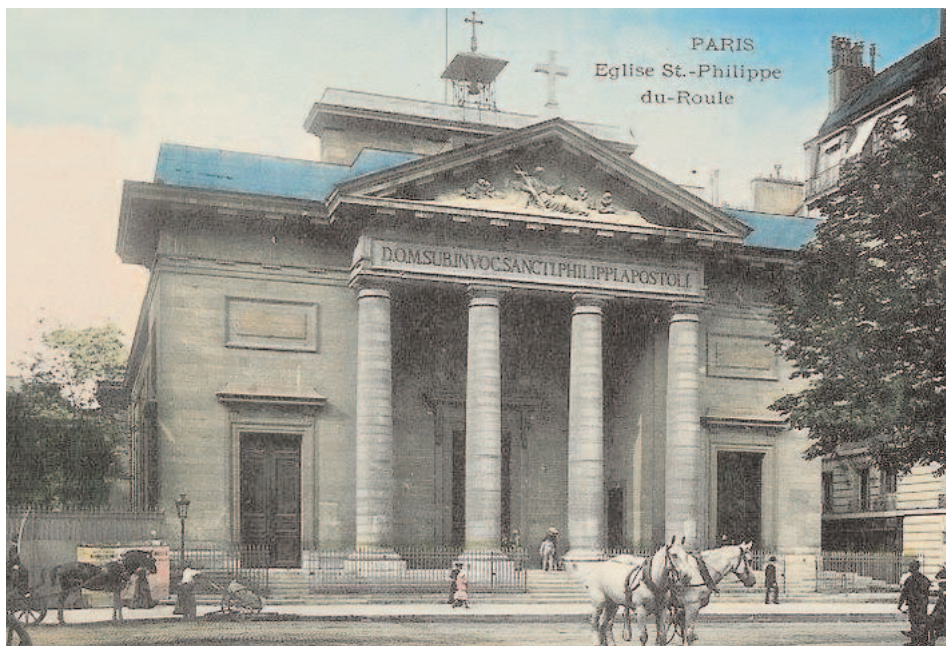
La nouvelle paroisse fut dotée de la moitié des revenus de la léproserie, l'autre moitié étant fournie par les ouvriers étant de la Monnaie de Paris en

contrepartie des soins donnés à leurs camarades malades. Une barrière d'octroi fut établie, en 1728, à l'entrée de ce village, devant l'église, pour le séparer de Paris.

Cette barrière, *la barrière du Roule*, fut transférée, en 1788, à la place des Ternes lors de la construction du mur des Fermiers-Généraux. La chapelle du Bas-Roule était située à l'endroit où se dresse maintenant ***l'église Saint-Philippe-du-Roule***; elle avait pour patrons saint Jacques et saint Philippe. Devenue trop petite, elle fut abattue en 1739, et l'office fut transféré dans une grange voisine jusqu'à ce que celle-ci fût remplacée par une grande église dont la construction, ordonnée le 12 mai 1769, fut confiée à Jean-François Chalgrin. Celui-ci la bâtit en forme de basilique gréco-romaine mais avec une élégante touche en référence aux basiliques



St Philippe en 2006



palladiennes. Le comte de Provence en posa la première pierre en 1774 et elle fut livrée au culte le 30 avril 1784.



Orgue de Saint-Philippe du Roule

Saint-Philippe-du-Roule a été agrandi une première fois, en 1845, par Étienne Godde qui prolongea ses bas-côtés de manière à entourer le chœur et qui construisit la chapelle de la Vierge et, une seconde fois, en 1860, par Baltard qui y ajouta la chapelle des catéchismes.

Quant à *l'orgue*, ce fut celui de l'église des Jacobins désaffectée, qui fut démonté puis définitivement mis en service ici, en 1799, par Somer. Le fronton, figurant *la Religion et ses attributs*, est de François Duret; son

plafond est formé par une très belle charpente en sapin, peinte dans une teinte qui imite la pierre; fresques de Chassériau relatives à *la Descente de Croix*. Le cimetière de cette église faisait face à celle-ci de l'autre côté de la rue du Faubourg-Saint-Honoré (cf. *place Chassaigne-Goyon*).



Promenade anecdotique au faubourg du Roule

N° 155, 157, 159 : Jadis hôtel de Méréville. La jolie cour du n° 157 datant du XVIII^e siècle fut le théâtre en 1793 d'un abominable massacre d'enfants d'émigrés confiés à leurs gouvernantes qui ne parvinrent pas à les sauver de la brutalité des sans-culottes.



161-163 rue du faubourg Saint-Honoré (1907) Ci-dessous l'emplacement en 2006

N° 161,163 : Au début du XX^e siècle, un Bougnat avait installé ici son commerce de vins, de bois et de charbon dans cette charmante vieille maison rustique. C'est en haillons et en sabots que le père Chaumeil était venu faire fortune à Paris à la fin du XIX^e siècle. A force de travail, de porter bûches et sacs de charbon dans les étages, il avait amassé sou par sou un magot qui lui permit d'ouvrir un restaurant à plat du jour où il vendait un peu de tout, du saint-nectaire au jambon cru. Un crémier et un serrurier occupaient l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui un banal immeuble art-déco et une vilaine carcasse moderne.



N° 165 : Emplacement du petit noviciat des Frères des Écoles-Chrétiennes, fondé ici en 1835 et transféré, en 1839, dans l'hôtel de Valentinois, rue Raynouard.

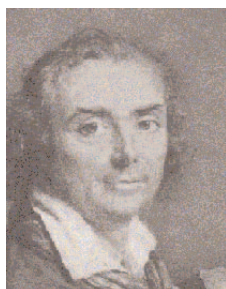
N° 166 : Mme de Maintenon aurait eu à cet emplacement une petite maison de campagne, devenue plus tard l'hôtel Dupetit-Thouars.

N° 168. – A cet emplacement du Faubourg, s'établirent entre 1731 et 1855, les ateliers de la célèbre Fonderie du Roule où furent coulés quelques monuments célèbres, tels, le 5 mai



1758, la statue équestre de Louis XV destinée à la ville de Bordeaux, ou celle, dédiée au même souverain, par Bouchardon, fondue d'un seul bloc qui sera érigée au centre de l'actuelle place de la Concorde. Citons aussi la ***Diane chasseresse de Houdon***, (1788) et le cheval d'***Henri IV*** ornant le Pont-Neuf (1788). Mais la fonte d'un Louis XVI destiné à la ville de Bordeaux se termina par un incident. Le jour du démoulage, la statue apparut décapitée ! La tête fut recollée mais l'on se souvint dans les ateliers, quelques années plus tard, de ce signe prémonitoire. Une des

dernières productions mémorables fut le chapiteau de la Colonne de Juillet (1837). Démolisé en 1856, les ateliers firent place à une maison de rapport habitée, avant 1876, par le compositeur Saint-Saëns (1835-1921). (Cf. atelier de Houdon au n° 197-199).



Jean-Antoine Houdon

N° 170 : Emplacement, en 1706, de l'hôtel de Baudet de Morlet, directeur de la *Pépinière* ; propriété, en 1765, de Philippe de Sainte-Foy; en 1778, du marquis de Rosay; en 1786, du comte de Saint-Priest qui l'agrandit, puis émigra. Il fut vendu en 1797 et démembré, ***Mme de Genlis*** (1746-1830) y habita, en 1827, dans



Houdon : Diane chasseresse

un appartement aménagé en pension de famille, et y mourut, le 31 décembre 1830, à 84 ans, l'année où Louis-Philippe, prince qu'elle éduqua, fut proclamé "roi des Français". Il eut juste le temps d'accorder à son ancienne préceptrice l'ultime faveur d'une splendide pompe funèbre! L'avocat Haussmann, oncle du célèbre préfet, l'habita en 1840. L'hôtel fut loti en 1920. La rue Paul-Cézanne passe sur son emplacement depuis 1930.

N° 174 : Maison des Ursulines de Jésus, dites de Chavagnes. Le 2 juillet 1802, six femmes venues des Sables d'Olonne débarquaient à Chavagnes-en-Paillers (Vendée), à l'appel de Louis-Marie Baudouin, curé de la paroisse, pour ouvrir une école et un pensionnat de filles. Il leur avait parlé des appels qui retentissaient dans son cœur, pendant son exil en Espagne et dans sa cachette des Sables d'Olonne.



Mme de Genlis

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



N° 176 : A l'angle de la rue de Berri **Pierre Guibal** fut, au début du XX^e siècle, l'un des meilleurs marchands de vins et spiritueux de Paris. On venait de loin goûter aux cuvées choisies par papa Guibal, déguster sa vieille prune, savourer ses petits crus du Languedoc ou ses grands bordeaux. On dit que Verlaine ne crachait pas sur son absinthe et qu'il lui arrivait de passer la fin de nuit sur une banquette.

N° 182 : En 1962, Jean-Louis Scherrer créa sa maison de haute couture dans cet immeuble avant d'aller avenue Montaigne en 1971.

N° 183 : Belle façade du XVIII^e siècle.

N° 184 : A cet emplacement s'élevait à la fin du XVIII^e siècle un ancien relais de poste dont le palefrenier allait faire paître les chevaux dans un enclos des Champs-Élysées. Depuis 1850, la **Maison Berthelot**, offre aux artistes peintres tout le matériel nécessaire à leur art. Van Dongen, Lansky, Braque et avant eux Corot, Berthe Morisot et Delacroix venaient choisir ici les meilleures couleurs, les pinceaux les plus fins, les toiles et les châssis les plus robustes.



Enseigne Berthelot

N° 185 : Le peintre paysagiste **Henri Harpignies** (1819-1916) avait son atelier dans cet immeuble. Considéré comme préimpressionniste, il était très proche de Corot et des peintres de l'école de Barbizon.

N° 186 : Emplacement d'un hôtel construit, en 1755, pour le lieutenant général de Nugent, passé dans la famille Lorin de 1791 jusqu'à sa démolition en 1921.



Harpignies : son Atelier

N° 188 - Emplacement, à l'angle de la rue de Monceau, d'un hôtel construit, vers 1730, par Sébastien Buizette; propriété, en 1754, du petit-fils du Régent; en 1759, de Marigny qui le fit reconstruire par Soufflot, en 1768. Il fut habité, en 1775, par le duc de Lauzun, par un ambassadeur de l'Angleterre, par un Choiseul-Beaupré et, après la Révolution, par la duchesse de La Rochefoucauld-Liancourt. Hôtel démolie en 1822; c'était alors le n° 48 de la rue du Faubourg-du-Roule.

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272



Angle Fbg St-Honoré - rue Berryer

N° 191, 193 et 13, rue Berryer : A l'embranchement de la rue Berryer, une petite statue de bronze orne la charmante placette ombragée servant de faire-valoir à l'imposant hôtel Salomon de Rothschild qui s'étale à l'emplacement de la **Folie-Beaujon** (cf. rue Balzac). A la fin du XX^e siècle, l'orfèvre Peter offrait ici, à une clientèle choisie les merveilles de sa luxueuse collection d'objets consacrés aux arts de la table. En face, côté Berryer, s'étendait le vaste domaine appartenant au financier Nicolas Beaujon (1708-1786) qui s'était enrichi dans la spéculation sur le grain. L'ancienne dépendance de la chartreuse à laquelle il donna son nom se trouvait sur cette

propriété. Deux ans avant son décès, en 1784, il agrandit le domaine en louant à vie des terrains allant jusqu'aux Champs-Élysées. Il y fit construire par l'architecte Pâris l'emblématique Moulin-Joli, achevé en 1786. C'était un véritable moulin, au fût en tour gothique, situé sur une éminence, dont les ailes entraînaient une pompe à eau alimentant des cascades.

Après le décès de Beaujon, ce fut Pierre-Jacques Bergeret - un autre financier, richissime propriétaire du domaine de Cassan à l'Isle-Adam, - qui acquit la folie et ses dépendances. Il y hébergea son ami le peintre Jean-Honoré Fragonard (1732-1806). En 1797, Bergeret revendit la propriété, qui fut démembrée, la famille Vanlerbergh se rendant acquéreurs du pavillon.

En 1801, les jardins devinrent un parc d'attraction dirigé par l'aîné des Ruggieri (célèbres entrepreneurs de feux d'artifices), dont le moulin constituait le fond de décor. On y trouvait les célèbres "montagnes françaises" imitées des "montagnes russes" ancêtres de notre "grand huit".

Toujours impécunieux, traqué par ses créanciers, Balzac acquiert en 1846 l'un des bâtiments délabrés de la chartreuse Beaujon avec l'argent de Madame Hanska, sa future épouse, qui payait cette "folie" de ses deniers. Il la restaura et y mourut le 18 août 1850.

La Rotonde à l'angle de la rue du faubourg Saint-Honoré et de la rue Balzac, s'élève à l'emplacement de l'ancienne chapelle Saint-Nicolas où l'écrivain pouvait entendre la messe sans sortir de chez lui. Balzac cite Nicolas Beaujon à plusieurs reprises dans la *Comédie Humaine*, en tant que représentant de la plus belle réussite matérielle. Nous vous conterons cela avec plus de détails dans notre promenade dans la rue qui porte son nom. (cf. rue Balzac).

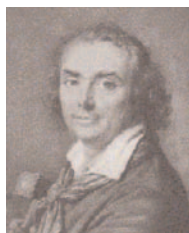
N° 195 : Hillairet situe ici l'emplacement de l'ancienne fonderie du Roule, de 1765, où furent coulées, la statue



Maison de Balzac



Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Houdon

d'Henri IV, par Lemot, la statue de Louis XV par Bouchardon. D'autres auteurs, nous l'avons vu, la situent au N° 168. La fonderie fut démolie en 1856.

N° 197, 199 : Le sculpteur **Jean-Antoine Houdon** (1741-1828), marguillier de Saint-Philippe, avait ses ateliers vers cet endroit en 1772-1790. Dans les années 70, M. Jean-Claude Vrinat, qui préside au prestigieux restaurant de la rue Lammenais, intronise sa fille Valérie au N° 199 du faubourg à la tête des fameuses caves Taillevent du nom de son établissement.

N° 208 : Nicolas Beaujon laissa à sa mort, en 1786, une rente de 50 000 livres pour l'entretien de sa fondation, l'*Orphelinat du Roule* ou *Maison d'Hospice et d'Éducation* que la Convention transforma, en juillet 1794, en un hôpital de malades, dit ***l'hôpital du Roule* ou *hôpital Beaujon***. Des bâtiments annexes furent construits; le tout devint un grand hôpital parisien où le nombre de lits passa de 120 en 1803 à 700 en 1935, année de son transfert dans des bâtiments neufs, à Clichy. C'est dans ce vieil hôpital qu'eurent lieu les premiers essais de chauffage par calorifère à air chaud et que le



Hôpital Beaujon (1930)

président Paul Doumer mourut le 6 mai 1932, assassiné en face, dans l'hôtel de la baronne Simone de Rothschild.

Après le déménagement des services hospitaliers à Clichy, le bâtiment fut réaménagé (1936), pour être occupé par un service de la préfecture de police et l'école pratique des gardiens de la paix. Puis, après une nouvelle restauration, il donna naissance au magnifique ***Espace Beaujon***, bâtiment ouvert au public, abritant bibliothèques, salles de réunion, d'expositions et de services pour petits et grands qu'il est aujourd'hui. Sa grille d'entrée est classée.



Espace Beaujon (2006)

N° 214 : Hôtel Étoile-Saint-Honoré. A l'emplacement de cet immeuble

N° 217 : Immeuble haussmanien faisant partie de l'ensemble immobilier, aujourd'hui vendu à la découpe, englobant le square du Roule. Il abrita durant des décennies ***La Pensée russe***, principal journal d'information de



l'opposition russe en exil, dirigé depuis 1983 par Irina Alberti (1924-2000). Cette femme profondément croyante, au courage indomptable, amie et collaboratrice de Soljénitsyne et de Sakharov, lutte durant toute sa vie avec énergie contre le terrorisme intellectuel imposé au monde par le communisme.

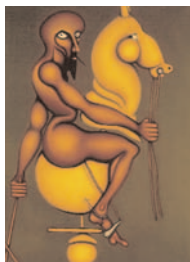
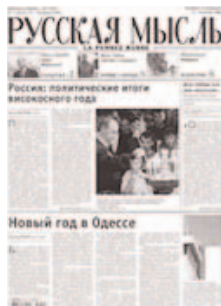


Tableau de Dingly

Le peintre **Dingly** travaille depuis plusieurs années dans cet immeuble créant une œuvre originale encore peu connue du grand public mais recherchée par quelques collectionneurs. Dominique Dingly, un artiste à suivre ?



N° 222 : Couvent de l'ordre des frères dominicains. A la suite des *Journées Mondiales de la Jeunesse* de 1997 à Paris, les Dominicains, les Franciscains, les Carmes et leurs amis fondèrent des lieux de rencontre pour les jeunes au sein de l'association *Jubilatio*. La "Cave" du 222 est l'un des plus réussis, démontrant qu'on peut aimer le Christ dans un lieu joyeux, détendu, et suivre sa foi tout en dansant, en chantant, en devisant jusqu'au petit matin, un verre de bière à la main. Le **R.P. Raymond Léopold Bruckberger** (1907-1998), écrivain catholique, fit retraite à plusieurs reprises dans ce couvent, au cours de sa vie mouvementée. Chapelle Notre-Dame-de-l'Annonciation. (Cf. *Dossiers Couvent des Dominicains.*)



R.P. Bruckberger



Square du Roule (2006)

N° 223 : **Square du Roule**. Cette voie privée débouche sur la partie de la rue du Faubourg-Saint-Honoré autrefois appelé *faubourg du Roule*. Les immeubles qui la bordent, de style haussmanien, ont été construits vers 1880 sur l'emplacement du vaste dépôt de la *Compagnie générale des Omnibus* qui disposait d'une autre sortie vers l'avenue de Wagram. Après avoir changé plusieurs fois de propriétaires, cet ensemble immobilier

vient d'être vendu "à la découpe" (2006) provoquant de nombreuses expulsions. L'actrice **Jeanne Moreau** y réside depuis 1992. Gérard Lenormand récemment.

N° 225 : Dans le magasin d'angle du square du Roule, le "divin monsieur Linxe" fondait ici, en 1977, la *Maison du chocolat* succédant à un illustre marchand de vin dont il conserva l'antique



Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Robert Linxe

monte-charge à roue toujours visible dans l'établissement. Considéré comme le meilleur chocolatier du monde, M. Robert Linxe milita avec fougue - mais en vain - pour que les lois européennes garantissent la qualité de ce produit.

N° 233/233 bis : Villa Wagram-Saint-Honoré. Nous parlerons de cette jolie Villa et de ses habitants dans notre promenade.

Nous y retrouvons Denys Puech (1854 - 1942), Georges Simenon, le Commandant J.Y. Coustaud,

Toulouse-Lautrec et René Princeteau qui fut son maître. Cf. *Villa Wagram-Saint-Honoré*.

N° 235 : Ensemble d'ateliers d'artistes réalisé vers 1850 par la Sté de M. Eiffel (armature en piliers de fonte). Le bâtiment du fond de la cour fit partie des écuries de Monceau, avant d'être lui aussi converti en ateliers. Dans ce bâtiment s'étendait sur deux niveaux un vaste atelier de sculpture où œuvrèrent quelques artistes de renom dont Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) qui réalisa ici les éléments de la sculpture monumentale à la gloire de *La Musique* destinée à l'Opéra Garnier, ouvrage qui fit scandale en son temps. Plusieurs dizaines de peintres, sculpteurs, écrivains ou musiciens ainsi que des artisans renommés, ont vécu et travaillé dans cette structure depuis sa construction. (Cf. *Coups de Cœur !*)

Citons parmi beaucoup d'autres : Line Bourg, "petite main" figure célèbre du milieu de la haute couture; Jean-



La Musique de Carpeaux

Louis Bouvot (1913-1987); Robert Charlier, céramiste, décédé dans l'incendie de son atelier en 1990, Éric Castel, affichiste et son épouse Michèle, peintre; le parfumeur Philippe d'Ornano junior (Sisley); le sculpteur Georges Oudot (1928-2004) qui moula dans son atelier les bustes de Valéry Giscard d'Estaing, d'Édouard Balladur et de Jacques Chirac; les peintres René Rousseau-Decelle (1881-1964)



Cour du N° 235 Fbg St Honoré

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272

(Cf. *Dossiers*).; Robert Savary; **Maurice Verdier** (1919-2003); le délicat poète Achille Monet, auteur d’ “Amphiboles”.

Jusqu’à la construction du métro (fin du XIX^e siècle dont les travaux en tarirent la source, une fontaine réputée miraculeuse alimentait le quartier en une délicieuse eau très pure.

On peut encore voir dans la cour, le “Jules”, maître pavé sur lequel les artistes fendaient le bois, et, au niveau des toits des ateliers, les poulies qui servaient à descendre au bout d’une corde les châssis



N° 235 rue du Faubourg Saint-Honoré



Maurice Verdier

des toiles trop encombrantes pour passer dans l’escalier. (Cf. *Coups de Cœur* : 235, rue du Faubourg Saint-Honoré).

Après la 2^e guerre mondiale le grand atelier du fond de cour fut transformé en salle de sports avec sauna avant de servir de réserve au chausseur *Céline* dont une des boutiques parisiennes ouvrait sur le Faubourg. Les trois étages de gauche du bâtiment au fond de la cour pavée ont été aménagés avec élégance par M. Alain Le Pichon, banquier et maître de conférences à la Sorbonne, spécialiste de la culture anglo-saxonne et de l’histoire économique des espaces post-coloniaux, et en outre,

N° 240 : C’est dans cet immeuble qu’en 1875, **Gustave**



Flaubert, quittant la rue Murillo, établit ses quartiers lorsque, l’automne venu, il rentrait dans Paris après avoir passé l’été à Croisset. Il y menait durant la semaine une vie studieuse de méditation et de travail. Le dimanche, il recevait ses amis vêtu d’une gandoura et coiffé d’un fez. Parmi les habitués : Paul Alexis, Henry Céard, Alphonse Daudet, les frères Goncourt, Huysmans, Maupassant, Tourgueniev, Zola. «*Dès qu’un coup de sonnette annonçait le premier visiteur, raconte Maupassant, il jetai sur sa table de travail couverte de feuilles de*



Georges Oudot

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



248/250 rue du Fbg Saint-Honoré
Gazette de Liège. Après avoir séjourné à l'hôtel, vécu à Montmartre chez son ami Lafnet, il déborde d'ambition et d'enthousiasme et trouve un emploi de secrétaire auprès de Jean Binet-Valmer un écrivain d'origine suisse, aux idées

papiers éparpillés et noircies d'écriture, un léger tapis de soie rouge qui enveloppait et cachait tous les outils de son travail, sacrés pour lui comme les objets de culte pour un prêtre. Puis, son domestique sortant presque toujours le dimanche, il allait lui-même ouvrir la porte.»

N° 248 : En 1922, **Georges Simenon** (1903-1989) vient de perdre son père. Agé de 19 ans il arrive à Paris venant de Belgique où il a travaillé un mois dans une librairie et tenu la rubrique des



Georges Simenon

“carrées” qui demeure dans cette maison du faubourg aujourd’hui démolie. Mais son travail de factotum auprès de ce grand bourgeois déçoit le jeune homme, car il a l'impression de servir de garçon de course et de perdre son temps. Après son mariage avec Régine Renchon, le jeune couple s'installera non loin de là, au 233 bis du Faubourg. (Cf. *Villa Wagram-Saint-Honoré* et *Avenue Beaucour*).



Salle Pleyel après rénovation (2006)

N° 252 : **La Salle de Musique Pleyel**, construite de 1924 à 1927, sous la direction de Gustave Lyon par les architectes Jean-Marcel Auburtin (qui décède en 1926), André Granet et Jean-Baptiste Mathon est l'une des plus célèbres salles de concert du monde. Elle fut inaugurée le 18 octobre 1927 en présence du président Gaston

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272

Doumergue, de Raymond Poincaré et d'Edouard Herriot et des compositeurs Paul Dukas, Manuel de Falla, André Messager et Reynaldo Hahn. Philippe Gaubert, Igor Stravinsky et Maurice Ravel se relayeront au pupitre au cours de cette soirée mémorable. La Salle Pleyel offrait aux amateurs parisiens 3 000 places,



Construction de la salle Pleyel (1926-1927) Premier plan : Entrée avenue Beaucour

(ramenées à 2 500 après les travaux consécutifs à l'incendie de 1928) + 60 studios et une programmation prestigieuse. Elle a contribué à l'animation de la vie musicale de la capitale



Faubourg Saint Honoré N° 250 à 254 avant la construction de la salle Pleyel

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



en accueillant depuis son ouverture plus de vingt-cinq millions de spectateurs lors de vingt mille concerts. Rachetée en 1998 au Crédit Lyonnais alors en graves difficultés par l'industriel et mélomane Hubert Martigny qui acquit également la manufacture de pianos «Pleyel», l'ensemble sera restauré de 2002 à 2006 (date de sa réouverture).

Cf. : Dossiers. : Salle Pleyel



254, rue du Fbg. Saint-Honoré - angle Daru (2006)

N° 254 : A l'angle de la rue Daru, un immeuble "Art Nouveau" signé par l'architecte Labro s'élève aujourd'hui en lieu et place du charmant hôtel de la fin XVII^e où Eugène Scribe (1791-1861), futur académicien en quête de bonne fortune, vécut une aventure cocasse. Le jeune auteur dramatique avait été aimablement convié un soir dans cette maison où demeurait l'aimable Pauline, une actrice des Variétés. Or, la belle, entretenue par un certain M. Rolet, ci-devant trésorier-payeur de la garde impériale, avait été mise dans cette bonbonnière, pour le plaisir exclusif de ce carbon fort jaloux de ses prérogatives. Charles Lefeuve nous conte la suite avec humour : (**Cf. rue Daru**)

N° 260 : *Mariage Frères* Les meilleurs thés du monde réunis dans une élégante boutique du faubourg face à la *Maison du Chocolat* de l'admirable M. Linxe. Si le prince des artisans chocolatiers ne préside hélas plus aux destinées de son "palais des palais gourmands", la Maison Mariage elle, continue avec panache son règne centenaire.

Aujourd'hui, cette partie jadis populaire et moins fastueuse du faubourg s'est hissée au premier rang des hauts lieux du shopping parisien.

Si les artistes, les petits artisans et les émigrés russes rescapés de la révolution ont dû se réfugier en banlieue, les bureaux, les bobos et les riches investisseurs étrangers les ont désavantageusement remplacés.



N° 266 : Ancien magasin du maître-marbrier Albert Georges fondé en 1827. Il appartient aujourd'hui à Mme Dominique de Grivel sous le label *Andrée Macé* offrant toujours aux

amateurs d'antiquités, des décors de châteaux, des *cheminées sculptées* ou des vasques antiques, échappés au vandalisme des démolisseurs et à la destruction de notre patrimoine architectural. Superbes caves voûtées pleines de trésors. Des compagnons marbriers et tailleurs de pierre travaillent à la restauration de ces pièces uniques ainsi qu'une équipe d'atriers qui s'occupent de leur installation.



Ancien atelier du maître-marbrier Albert Georges

N° 270. – Avant que vers la fin du XIX^e siècle les grands travaux du métro et la liaison des collecteurs d'égouts ne viennent bouleverser le sous-sol parisien, il existait à partir des baraques de ce qui n'était alors ici qu'un terrain vague, un réseau discret de souterrains empruntés par les malfrats auquel Canler fait allusion dans ses *Mémoires*. Il permettait de franchir le *Mur des Maréchaux* et la *Barrière de l'octroi* sans acquitter de droits et d'opérer ainsi un juteux trafic de contrebande.



Promenade anecdotique au faubourg du Roule

Le restaurant *La Mascotte* offre à sa clientèle de fidèles une excellente cuisine et un bar à vin bien achalandé. Dans le même immeuble, le boulanger Jean-Pierre Cohier d'origine normande confectionne une des meilleures "baguette" de Paris, pain que l'on retrouve aux tables de quelques grands restaurants et jusqu'à la table de l'Élysée.

N° 272 : *La Brasserie Lorraine* rachetée par les frères Blanc à la fin du XX^e siècle, achève le faubourg Saint-Honoré en beauté, offrant son superbe "banc d'huîtres" et ses salles rénovées ouvrant sur la place des Ternes. (Cf. *Place des Ternes*)

D'après Jacques Hillairet, ce serait ici, près de la *barrière du Roule* (cf. *place des Ternes*), que se situait la toute première attraction des «Montagnes Russes» importée de Russie en 1816. Déplacées dans le parc de la Folie-Beaujon, elles laissèrent leur nom au magasin de nouveautés acheté par Chardon. On trouvait-là, à partir de 1848, le «gymnase civil et orthopédique» créé, en 1826, place Duplex, par le colonel espagnol Amoros et installé, de 1838 à 1848, rue Jean-Goujon. A la mort d'Amoros en 1848, ce gymnase fut dirigé par son disciple, Roux, qui le transféra ici. (Jacques Hillairet). D'autres historiographes situent les «Montagnes russes» dans le parc de la Folie-Beaujon. Sans doute ces attractions ont-elles fleuri en différents endroits de Paris. (Cf. *Place des Ternes*).

Un mystère subsiste : où dans ce quartier du Haut-Roule se situait l'atelier proche de l'Hôpital Beaujon, où Théodore Géricault peignit en 1818 son immense tableau intitulé



“Le Radeau de la Méduse” ? Certains disent qu'il se trouvait avenue des Ternes, d'autres affirment que c'était dans le terrain vague entre le faubourg, la rue de Coucelles et l'avenue Hoche. Qui nous aidera à élucider cette énigme ?

Rue du Faubourg Saint-Honoré N° 100 à 272



Vue du faubourg depuis l'atelier de Maurice Verdier



La place des Ternes vue de ma fenêtre



La Barrière du Roule place des Ternes

Voir aussi :

Place des Ternes
Avenue des Ternes
Avenue Wagram
Avenue Beaucour

Coups de Cœur
Dossiers : Salle Pleyel

Troisième mise à jour : 1 août 2007

BONNES ADRESSES DU QUARTIER



A&O copies

Infographie et tous travaux de reprographie
Livres, thèses, rapports, brochures ou posters réalisés en 1 heure
Sur demande, ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7

31, avenue de Friedland
01 44 13 75 75

Caves Taillevent

Les meilleurs vins du Monde
199, rue du Faubourg Saint-Honoré
Tél : 01 45 61 14 09

Mariage frères

Les meilleurs Thés du monde
260, rue du Faubourg Saint-Honoré
Tél : 01 46 22 18 54

Maison du chocolat

Atelier fondé par le divin M. Linxe
225, rue du Faubourg Saint-Honoré
Tél : 01 42 27 39 44

APB

Aloe Plantes et Beauté

Les meilleurs produits à base d'Aloès (Aloe vera)
En vente directe, sur rendez-vous ou par correspondance
06 85 21 62 50 et (33) 01 42 27 14 89